

CHAPITRE 1

Au bout d'une heure de vol depuis Orly, Simon Segré arriva à l'aéroport de Limoges Bellegarde. Sitôt atterri, il loua une Ford Fiesta et prit la direction du Palais-sur-Vienne situé dans la périphérie de la capitale limousine. Il était 11 heures 30 quand il se gara dans l'impasse Jean Giono. La conclusion rapide d'un dossier lui offrant cinq jours de liberté, c'est avec plaisir qu'il avait accepté l'invitation de Pascal Singer, directeur de la société du même nom. Leur première rencontre remontait à huit mois, date à laquelle ce grand nom de la porcelaine l'avait engagé pour enquêter sur la fabrication et la commercialisation de produits contrefaits. Informé par une employée de la société venue faire des achats dans une enseigne à bas prix, Singer avait demandé au responsable de la qualité de se rendre sur place. Un rapide coup d'œil avait suffi à ce spécialiste pour découvrir qu'un produit de leur gamme avait été frauduleusement copié. Remontant un à un les maillons de la chaîne, Segré s'était rendu en Italie. C'est à Bologne qu'il avait découvert que la société Corta C eramica fabriquait des assiettes qui se voyaient revêtir avant leur retour en France du logo « porcelaine de Limoges ». Gr ce à ces éléments, la société avait déposé plainte et une enquête judiciaire avait été diligentée par le parquet de Limoges.   ce jour, la procédure était toujours en cours, et malgré les éléments à charge, le directeur désespérait de voir le dossier aboutir.

Simon allait sonner quand l'ouverture automatique du portail se déclencha. Il entra et remonta la longue allée bitumée qui menait à la porte d'entrée. Pascal Singer apparut, le cheveu toujours aussi rare et le sourire omniprésent. Cette bonhomie donnait à ce quinquagénaire une allure débonnaire qui masquait un caractère bien trempé. Il s'avança vers Segré et lui serra la main.

— Merci d'avoir accepté de vous déplacer. Il m'était impossible de monter sur Paris ces jours prochains, je dois préparer la venue du directeur des achats d'une grande enseigne danoise, un gros contrat est en jeu.

— Je dois reconnaître que votre appel m'a surpris et qu'un aller-retour Paris-Limoges n'était pas prévu dans mon planning.

— Nous parlerons de tout ceci à table, répondit Singer, sans se départir de sa bonne humeur, j'ai réservé une table chez un ami restaurateur pour 12 h 15.

La rôtisserie de Jean était un établissement dédié à la star des prairies de la région : le bœuf du Limousin. Ici, il était décliné sous toutes ses formes, du tartare au bœuf mode en passant par l'aristocrate tournedos Rossini. L'atmosphère y était celle d'une brasserie, bruyante et animée. Si la salle principale avait été rajeunie en adoptant des teintes résolument modernes, le plafond avait conservé ses peintures grivoises à la gloire de Bacchus. On y voyait des angelots aux pommettes écarlates et aux mines réjouies entourer le dieu du vin à califourchon sur un tonneau. Les deux hommes prirent place sur une banquettes en velours et commandèrent un steak tartare accompagné de pommes paille maison, arrosé d'une bouteille de Saint-Pourçain rouge. Sitôt le plat servi et alors que la conversation se perdait en banalités, Simon entra dans le vif du sujet.

— J'imagine, dit-il à Singer, que vous ne m'avez pas payé cet aller-retour pour me faire déguster la viande de votre région, aussi bonne soit-elle ?

— C'est exact ! Si je suis resté silencieux sur la raison de cette invitation, c'est qu'une personne doit nous rejoindre et que cette dernière sera plus en mesure de vous expliquer ce qu'elle attend de vous.

Segré le regarda avec étonnement :

— Je pensais que votre demande était en lien avec votre entreprise, ce n'est pas le cas ?

Singer parut gêné.

— Comment vous dire... Cela concerne un de mes employés, notre modeleur pour être plus précis. Si j'ai accepté de répondre favorablement à sa requête, c'est que cet homme est l'âme de notre maison. Bien qu'il travaille en étroite collaboration avec l'équipe de création, c'est lui qui donne naissance à nos collections. Si nos modèles sont présents sur les plus grandes tables comme le restaurant *Per Se* à New York, je peux lui en être reconnaissant.

— Indispensable au point que vous acceptiez de régler la facture de mon déplacement et peut-être même le montant de mes honoraires ?

— En effet ! Un modeleur compétent est très convoité dans nos métiers, et je n'ai pas envie de le perdre.

Simon fronça les sourcils.

— Aurait-il mis son poste dans la balance pour vous faire céder ?

— Là n'est pas la question ! répondit le directeur, en balayant la nappe d'un geste de la main.

Puis, consultant sa montre.

— De toute façon, il ne devrait plus tarder.

Les deux hommes venaient de commander un clafoutis maison quand ils furent rejoints par un quinquagénaire visiblement intimidé.

Singer se leva.

— Je vous présente Alain Louvois, puis se tournant vers le nouvel arrivant, voici monsieur Segré, le détective qui a travaillé pour notre maison et dont je vous ai parlé.

— Enchanté ! dit celui-ci, d'une voix chevrotante, merci d'avoir accepté de m'aider.

L'homme prit place à leurs côtés et commanda un café. De taille moyenne, un visage rond d'où pointait, derrière des lunettes fines, un regard vif. L'invité-surprise semblait mal à l'aise. N'osant prendre la parole, il fixa son patron d'un regard qui trahissait un certain embarras. Ce dernier, devinant sa gêne, vint à son secours.

— En préambule, vous devez savoir que personne dans l'entreprise n'ignore le résultat de l'enquête que vous avez menée à notre demande. Samedi matin, monsieur Louvois m'a téléphoné, il souhaitait connaître vos coordonnées afin de vous contacter. Quand je lui en ai demandé la raison, il m'a confié que sa démarche avait pour but d'aider sa sœur dont le mari a mystérieusement disparu.

Singer se tut et invita du regard son employé à poursuivre. Après quelques secondes d'hésitation, ce dernier s'exécuta.

— Mon beau-frère a quitté son domicile le vendredi 7 avril au matin pour se rendre à son travail et n'a pas réapparu depuis. Personne ne l'a vu dans son entreprise et cela fait quatre jours aujourd'hui que ma sœur est sans nouvelle.

— Où habite-t-il ?

— À La Rignerie, près de Saint-Lyphard, en Loire-Atlantique. Simon, qui l'avait écouté attentivement, l'interrompit.

— Votre sœur n'a pas essayé de le joindre sur son téléphone ?

— Si, mais le portable de Michel est sur messagerie.

— Il était malade ou dépressif ?

— Non, pas que je sache, en tout cas, Maud ne m'en a pas parlé. Segré regarda Louvois l'air embarrassé.

— Cela me gêne de vous dire cela, mais je n'enquête plus sur les disparitions de personnes depuis plusieurs années. L'essentiel de mon activité concerne les entreprises et non les particuliers. Par contre, je peux vous communiquer les adresses de confrères dont je connais le sérieux et qui pourraient aider votre sœur.

L'homme parut abattu par cette réponse, il baissa la tête et resta prostré en fixant la table.

— Je suis désolé, je vais vous donner les coordonnées de deux agences sur Nantes.

Il consulta le répertoire de son téléphone portable et nota deux numéros sur une feuille de papier qu'il retira de son carnet. Il la tendit à Louvois qui, ne pouvant surmonter sa déception, hésita avant de s'en saisir. À cet instant, Singer, qui était resté silencieux, intervint.

— Et si c'est moi qui sollicite votre aide, prononça-t-il d'un ton ferme, vous n'avez qu'à considérer que cette enquête est dans l'intérêt de l'entreprise !

Il laissa passer un silence puis se radoucit :

— D'ailleurs, ce n'est pas tout à fait faux, vu le poste qu'occupe monsieur Louvois au sein de cette dernière. Je réglerai vos honoraires comme précédemment et vous ferai parvenir un premier chèque pour l'ouverture du dossier. Vous n'aurez qu'à m'envoyer votre contrat dès sa réception.

Segré resta coi ! Mis au pied du mur, il lui était difficile de refuser cette proposition. Singer était un client important et un membre influent du Medef en région Limousin. Loin de négliger l'affaire dont il allait être saisi, il ne souhaitait pas hypothéquer sa relation privilégiée avec le chef d'entreprise.

— C'est entendu ! lui dit-il, après un court instant de réflexion, j'accepte d'enquêter sur cette disparition.

Louvois, dont le visage s'était illuminé d'un large sourire, se fendit en remerciements à l'adresse de son patron puis s'adressa à Simon.

— Je vais téléphoner à ma sœur et lui dire que vous acceptez de l'aider.

— J'allais vous demander de la prévenir ! Je serai chez elle demain en milieu d'après-midi. Dites-lui de noter les noms, adresses et numéros de téléphone des amis et collègues de son mari, ainsi que les lieux qu'il avait l'habitude de fréquenter.

— Je vais m'en occuper ! J'avais déjà préparé ceci, au cas où...

Il sortit de sa poche de veste une feuille de papier blanc pliée en deux.

— Ce sont les coordonnées de Maud ainsi qu'un plan pour vous rendre sur les lieux.

— Très bien ! Voici les miens, lui répondit Simon, en lui tendant sa carte, prévenez-moi en cas de contre-ordre.

— À quelle heure est votre avion pour Paris ? lui demanda Singer.

— À 17 heures 15 ! Ignorant la durée de notre entrevue, j'ai réservé sur le dernier vol. Mais je crois qu'il y a un départ plus tôt. Avec un peu de chance, la compagnie acceptera peut-être de modifier mon billet.

— Cela nous laisse le temps de déguster un cognac, qu'en pensez-vous ?

— Je suis votre invité...

Alors que Louvois allait se lever, son patron lui fit signe de se rasseoir.

— Restez ! Vous n'allez pas nous quitter maintenant, je suis sûr que monsieur Segré aimerait en savoir davantage sur votre travail, n'est-ce pas ?

Masquant son peu d'enthousiasme par un sourire poli, il répondit par l'affirmative.

Simon embarqua à 14 heures 30 sur un Beechcraft 1900D de la compagnie Twinjet. Le vol dura une heure dix pendant laquelle il ne cessa de penser à l'affaire qui l'attendait. Une disparition, qui plus est, quand elle concernait un adulte sain de corps et d'esprit, s'avérait complexe à résoudre. Il y a encore quelques années, une recherche dans l'intérêt des familles pouvait être lancée ce qui n'était plus possible aujourd'hui, cette procédure ayant été supprimée. L'avion atterrit sur la piste d'Orly après un vol sans histoire. Simon gagna la sortie du hall de l'aérogare puis récupéra sa Volvo. De retour à son domicile, il prépara son sac de voyage puis téléphona à sa secrétaire afin de l'avertir de son déplacement en Loire-Atlantique. Dans quelques heures, il allait prendre la route et se lancer à la recherche d'un fantôme, dont le souvenir se conjugait encore au présent.

Malgré la présence de l'autoroute et de voies rapides sur la quasi-totalité du parcours, les quatre heures trente de trajet lui parurent interminables. Pour se rendre au hameau de La Rignerie, il dut traverser Saint-Lyphard et son étonnant clocher couleur fuchsia. Il se rappela y être monté il y a plusieurs années et avoir ainsi découvert depuis son sommet les marais de la Brière piquetés de milliers de roseaux. Il sortit du village en quelques minutes et dut suivre les indications du plan fourni par Louvois, son GPS étant subitement devenu inopérant. Quittant la route principale, il emprunta un long chemin goudronné qui se perdait dans un horizon incertain. Une langue herbeuse et verdoyante laissa place aux eaux sombres du marais d'où émergeaient, en troncs dénudés, des branchages squelettiques. Il poursuivit sa route, puis, au détour d'un virage, aperçut des toits de chaume. Il n'avait parcouru que quelques hectomètres et pourtant la prairie semblait de nouveau avoir gagné la bataille de l'espace. En pénétrant dans le hameau, il eut la sensation d'être sur une île, naufragé d'une terre qui lui semblait lointaine.

Des quatre chaumières qui le composaient, trois se conjuguèrent au passé ; la dernière, restaurée avec goût, affichait un tout autre visage. Du toit de chaume à la façade d'un blanc lumineux en passant par les ouvertures fraîchement repeintes, la rénovation était des plus réussies. Simon se rangea devant un muret sur lequel couraient des lianes de chèvrefeuille puis descendit de voiture. À peine s'était-il approché du portail que la porte d'entrée s'ouvrit. Maud Coudret devait avoir une quarantaine d'années. Ni belle ni laide, elle était dans cet entre-deux qui caractérise la majorité des hommes et des femmes. En revanche, ses yeux d'un vert émeraude lumineux ne pouvaient laisser indifférents.

Elle s'effaça sur son passage.

— Entrez, je vous en prie !

Il pénétra dans la maison et fut rejoint par la femme du syndicaliste qui l'invita à la suivre dans le salon. Ils allaient prendre place sur un canapé en tissu recouvert d'un plaid quand Maud le retira d'un coup sec.

— C'est pour le chien ! dit-elle en s'excusant, dans un geste qui trahissait un certain agacement. Vous désirez boire quelque chose, un café, une bière ?

— Un café fera l'affaire, merci.

Elle s'éclipsa dans la cuisine et revint quelques secondes plus tard en portant un plateau où étaient posées une tasse fumante et une assiette de palets bretons.

— Je tenais à vous remercier de vous être déplacé, reprit-elle, en posant les gâteaux sur une table basse, vous avez trouvé sans difficulté ? C'est que nous sommes au bout du monde, ici...

— C'est vrai que cet endroit appelle à la méditation.

— À la solitude, voulez-vous dire ! Ici, l'hiver semble interminable et je ne vous parle pas des jours de pluie quand le ciel se confond avec le marais.

— C'est votre mari qui a souhaité y habiter ?

— Oui, cette maison appartenait à son aïeul et lui a été transmise par son père. Depuis la disparition de Michel, je ne supporte plus cet endroit. Entre cette sensation d'isolement et le sentiment d'impuissance, je vis un véritable cauchemar. Le plus dur c'est pour Laura et Chloé, il leur arrive de se réveiller la nuit pour me demander si leur père est rentré. À l'école, leurs camarades ne parlent que de ça, et vous savez comment sont les enfants entre eux !

Simon acquiesça d'un signe de tête.

— Certains, reprit-elle, le regard humide, leur ont dit que son corps devait être caché dans le marais et qu'on ne le retrouverait jamais. D'autres sont allés jusqu'à leur faire croire qu'il s'était enfui à l'étranger après avoir dévalisé une banque. Hier, les filles sont rentrées de l'école en larmes en me posant des questions auxquelles je ne pouvais répondre. Je ne sais plus quoi faire !

Sur ces mots, elle quitta la pièce et se réfugia dans la cuisine. Segré attendit quelques secondes puis la rejoignit. En le voyant, Maud tenta de cacher son désarroi en masquant son regard embué derrière un mouchoir en papier. De retour dans le salon, Simon lui demanda de lui remettre une photo de son mari. Elle ouvrit la porte basse d'une bibliothèque et tira d'un album un cliché du disparu.

L'homme qui figurait sur ce portrait avait les cheveux courts et bruns. De ce visage anguleux pointait un nez court que des joues creuses rendaient proéminent.

— Il était fatigué ou inquiet ces derniers temps ?

— Ne m'en parlez pas, depuis deux mois on ne pouvait plus lui parler sans qu'il s'emporte. Même les enfants subissaient ses sautes d'humeur. Lui qui d'ordinaire était patient avec elles, s'énervait pour un rien.

— Il y avait des raisons à cela ?

— Oui, son syndicat s'oppose à un plan de compétitivité que veut mettre en place la direction de Teknimodul.

— Où se trouve son entreprise ?

— À côté de Saint-Nazaire, ils sont spécialisés dans l'agencement. Simon l'interrogea du regard.

— Ils conçoivent, fabriquent et installent des modules de mobilier pour des locaux commerciaux, l'hôtellerie-restauration, les bureaux, les aéroports et le naval.

— Vous m'avez l'air très informée ?

— Je n'entends parler que de ça à la maison, à force, j'ai bien été obligée de m'y intéresser.

— Quel poste occupe-t-il ?

— Il est monteur dans un atelier.

— Est-ce qu'il lui arrivait de rentrer tard ?

— Oui, très souvent...

— En raison de son travail ?

Elle haussa les épaules en soupirant.

— J'aurais préféré ! Certains jours, je me demande s'il n'était pas marié avec son syndicat. Ses camarades, comme il les appelle, le voient plus que moi. Michel est délégué syndical à la CSTU, il avait menacé la direction d'un préavis de grève si elle ne revenait pas sur son projet. Mais tous n'étaient pas de cet avis et certains de ses collègues lui reprochaient de vouloir faire couler la boîte dans cette période difficile.

Simon s'accorda un court instant de réflexion avant de poursuivre.

— Quelles que soient les difficultés qu'engendrerait un conflit social dans l'entreprise, je n'imagine pas le patron de votre mari être à l'origine de sa disparition, qu'en pensez-vous ?

La jeune femme répondit négativement de la pointe du menton sans marquer le moindre étonnement, signe qu'elle avait dû se poser la même question et arriver à la même conclusion.

— Vous croyez que je pourrais m'entretenir avec des membres de son syndicat, des collègues ou amis ?

— J'y ai pensé en vous attendant, j'ai noté plusieurs noms et adresses.

— Parfait ! répondit-il, en glissant la feuille de papier dans la poche de sa veste. Si vous me parliez maintenant des démarches que vous avez entreprises depuis la disparition de votre mari.

La réponse fut immédiate.

— Pfff... lâcha-t-elle, d'un air dégoûté, la gendarmerie ne fera rien. Ils ne voulaient même pas prendre ma demande en considération sous prétexte qu'il n'a quitté le domicile que depuis vendredi. Si Michel avait été fragile psychologiquement ou dépressif, ils auraient agi autrement ! Mais comme ce n'est pas le cas, ils m'ont répondu que rien n'empêchait un adulte de quitter le domicile conjugal sans en avertir son épouse. Ils m'ont conseillé d'utiliser les réseaux sociaux, une amie doit mettre en ligne une photo de Michel sur Facebook, nous verrons bien !

— Je sais, même si cela peut vous paraître incompréhensible, priorité est donnée aux personnes dites protégées. Si la disparition avait été jugée inquiétante, il en serait tout autrement. Vous ont-ils informée que dans ce cas, vous aviez la possibilité de porter plainte en vous constituant partie civile ?

— Oui ! Mais j'avoue que cela m'a effrayé, je n'avais personne pour me conseiller.

— Il n'est pas encore trop tard ! Suivant les résultats de mon enquête, vous aurez toujours cette possibilité. Je vous accompagnerai si vous le souhaitez !

— C'est gentil !

— Avez-vous remarqué un retrait important d'argent sur vos comptes ?

Elle hocha la tête.

— La gendarmerie m'a posé la même question.

— Et alors, que leur avez-vous répondu ?

— Qu'il n'y avait rien d'anormal sur le dernier relevé bancaire que j'ai reçu.

— De quand date-t-il ?

— D'une dizaine de jours, mais pour en être sûre, j'ai vérifié sur internet, et là aussi tout était normal. Vous pensez que c'est mauvais signe, je devrais peut-être appeler la banque ?

Simon s'étonna en silence qu'elle n'ait pas effectué cette démarche plus tôt. Afin de ne pas l'inquiéter, il garda le silence et enchaîna.

— Il avait du liquide sur lui ?

— Un peu, comme tout le monde...

— Autre chose, avez-vous remarqué s'il manquait dans vos armoires des vêtements lui appartenant ?

— C'est la première chose à laquelle j'ai pensé, mais non, il ne manquait rien.

— Par quel moyen a-t-il quitté la maison ?

— Comme d'habitude, avec sa voiture.

— Quel modèle ?

— C'est une Peugeot 308 blanche, le numéro d'immatriculation, je ne l'ai pas en tête.

— Ça ne fait rien, vous avez donné ces renseignements aux autorités ?

— Oui.

— Vous m'avez dit que votre mari était énervé, tendu, vous n'avez rien remarqué d'anormal la veille ou le jour de sa disparition ?

— Non, rien, il devait s'absenter la semaine suivante pour le congrès national de son syndicat, il préparait ce déplacement depuis trois mois.

— Encore une chose, a-t-il des frères ou des sœurs ?